

Maurice LE LANNOU
(1906-1992)

Maurice Le Lannou, né en 1906, arrivé dans notre maison en 1970, y aura enseigné pendant sept années, qu'il s'est plu quelquefois à appeler « mon septennat ». Auparavant, une carrière classique par l'Ecole Normale Supérieure, l'agrégation d'histoire et géographie, le professorat des lycées, la thèse, et l'enseignement supérieur, à Rennes et plus longuement à Lyon. Sans oublier, au passage, l'engagement patriotique qui lui valut d'être titulaire, en plus des honneurs usuels, de la Croix de Guerre 1939-1945 et de la médaille de la Résistance. Il était breton comme son nom l'indique, — de Plouha, Côtes du Nord — et comme il l'a rappelé, après sa retraite, dans un lucide et pittoresque petit ouvrage intitulé un *Bleu de Bretagne* (1979), où il relate la vie de son père, et la sienne propre jusqu'au baccalauréat. Ce père était catholique et (ou mais ?) instituteur public.

La Bretagne était son pays naturel. Pour pays d'adoption, il eut le terrain de thèse qu'un vieux maître lui avait conseillé, tout simplement, parce qu'il était encore à prendre, la Sardaigne. Peut-être une des clefs de la carrière, de l'œuvre et de l'inspiration de Maurice Le Lannou réside-t-elle dans l'analogie qu'il sentit entre ces deux régions et entre ces deux peuples, chacun et chacune périphérique et marginal par rapport à l'ensemble national auquel ils appartiennent et duquel ils dépendent avec plus ou moins de contrainte. La thèse, intitulée *Pâtres et paysans de la Sardaigne* (1941), fut vite saluée comme un chef d'œuvre de géographie régionale totale, capable d'analyser l'ensemble des déterminismes et l'ensemble des accomplissements, du sol et du climat jusqu'à l'économie et au folklore, avec une prédilection pour la restitution de la vie populaire à laquelle son humanisme et sa familiarité villageoise originelle l'avaient également rendu sensible.

Il n'est pas abusif (d'autres commentateurs l'ont suggéré avant moi, à commencer par l'helléniste Louis Robert, lorsqu'il a présenté ici même le projet de chaire, puis la candidature, de Le Lannou en termes d'un enthousiasme exceptionnel), il n'est pas abusif, donc, de voir dans cet intime jumelage britanno-sarde l'origine des deux idées-maîtresses du géographe, la théorie de l'homme-habitant, et l'analyse de l'Europe.

L'homme-habitant, c'est (je cite ici son collègue et ami Pierre George) « la connaissance sans cesse plus affinée des multiples relations entre les hommes et les lieux où ils vivent. Contrainte et maîtrise sont les termes dialectiques de l'action humaine, de ce qu'il identifie au sort de l'homme, surtout du paysan, simultanément assujéti à son milieu d'existence et assurant sa possession de ce milieu, en jouant sur la racine des mots *habere* posséder, *habitare*, occuper ».

Quant à l'Europe, à laquelle il devait consacrer le titre de sa chaire du Collège et toutes les leçons du « septennat », résumées, au lendemain de la retraite, dans *l'Europe, terre promise*, (1977), quant à l'Europe, donc, c'est une masse continentale, aux limites incertaines du côté de l'Est, mais bornée vers l'Ouest et le Sud par un croissant d'îles, de « finistères », de littoraux découpés et de mers familières, exceptionnellement propice à la navigation, à l'échange, donc au progrès. Le Lannou a été spécialement attentif à la géographie maritime et commerciale, et il a, d'autre part, toujours perçu comme décisive en Europe cette dialectique du continent et de la mer, de l'intérieur et du périphérique — thème assez braudélien, soit dit en passant. Quand on lit (ou relit) Le Lannou aujourd'hui, comme j'ai dû le faire pour la mission que je remplis en ce moment, on est frappé en somme par son actualité : partout l'écologie (avant la lettre), et partout l'Europe.

Votre collègue pourtant ne se voulait ni un prophète ni même un militant. Il était un savant.

Mais il ne se cachait pas d'être un homme inquiet.

Et même inquiet à deux niveaux : devant l'évolution du monde, et devant celle de sa discipline. Il a cru au déclin de l'Europe : et sans doute la puissance de l'Amérique et celle du Japon lui paraissaient-elles plus irrésistibles qu'elles ne sont en réalité.

Mais surtout, en termes plus généraux, il a pu écrire dans l'ouvrage que je nommerai tout à l'heure... « Les perspectives ouvertes par l'avènement de la civilisation technicienne », la massification des comportements, le règne des publicités me semblent les faits les plus lourds de conséquences. Pourquoi ne pas l'avouer tout de suite ? Il apparaîtra vite à mes lecteurs que je suis l'acharné nostalgique et que je ne me laisse pas entraîner sans amertume dans le grand vertige du progrès. Ils sauront que je n'aime ni l'autoroute, ni la télévision, que j'ai tenu notre civilisation pour décadente lorsque les automobiles sont montées au Capitole, et que je n'attends rien de bon des loisirs.

Mais comment puis-je me croire autorisé par ce métier de géographe, qui seul m'accrédite, à résister si publiquement ? Je tiens la géographie pour une science morale et politique dont les thèmes engagent singulièrement l'homme et le citoyen. Qu'il lui faille s'établir sur une connaissance aussi complète que possible des faits de la nature terrestre n'implique pas, bien au contraire, qu'elle doive considérer l'homme comme un simple animal très supérieur, doté du pouvoir de les modifier avec efficacité. Je préfère, quant à moi, voir en lui moins l'utilisateur de la terre que son habitant, étant bien entendu que je donne à ce mot son sens le plus plein, du laboureur qui scrute les couleurs de l'aube au citoyen conscient de son appartenance à une communauté. C'est dire que je tiens pour une diminution de l'homme tout ce qui tend à le tempérer dans le nombre. Je n'ai pas été colonialiste. Je ne suis pas « européen » de foi, s'il m'arrive de l'être par opportunité. Je crains la raison technicienne qui entend mieux la résistance des matériaux que celle des hommes et des groupes ».

Inquiet aussi, disions-nous, devant l'évolution de sa discipline, sa chère géographie. Maurice Le Lannou était dans l'université de son temps à la fois très respecté, très admiré et nettement minoritaire. La plupart des géographes ses collègues, ceux qui avaient le plus d'élèves et le plus d'influence, étaient « progressistes », souvent marxistes ; lui-même était d'affinités démocrate-chrétienne (ce qui lui valut, au temps de Beuve-Méry, d'avoir dans sa chronique savante du *Monde* une très haute tribune). Surtout, ses collègues, forcément optimistes, croyaient fermement à l'utilité de la géographie pour les politiques de développement volontaire, alors que Maurice Le Lannou se défiait beaucoup de la géographie appliquée. Pour démythifier l'aménagement du territoire, il eut un jour l'idée d'intituler un livre de 1967 (un recueil de ses articles) le *Déménagement du territoire*, astucieuse trouvaille verbale qui valait presque un pamphlet.

C'est que Maurice Le Lannou se sentait l'un des derniers survivants, après son prédécesseur en ces lieux, Roger Dion, d'une conception de la géographie dont l'histoire était inséparable. Il l'a écrit à maintes reprises dans sa leçon inaugurale, que vous pourrez aisément relire, ou encore dans ce résumé du cours de 1969-1970 :

« Une telle étude (celle de la réussite puis du déclin de l'Europe) suppose la collaboration intime de la géographie et de l'histoire. Le professeur [lui-même] s'est efforcé non seulement d'associer les deux disciplines, mais de les tenir pour une, sous le titre, si l'on veut, d'histoire géographique, puisque l'expression « géographie historique » a pris un sens quelque peu différent...».

Il est de fait qu'à l'époque (jusque vers 1950) où l'histoire était encore assez traditionnelle, des pans entiers des évolutions récentes (économie, démographie) étaient en fait enregistrés et relatés dans les thèses de géographie régionale de la grande tradition géographique française. Or, aujourd'hui, en assumant pleinement l'étude de la vie économique et matérielle, les progrès impressionnants de notre historiographie ont indéniablement vidé la géographie d'une partie de sa mission, et peut-être un peu de son intérêt de globalité. L'inquiétude de votre collègue n'était donc pas vaine. Est-ce un hasard si, après lui, le Collège n'a plus créé de chaire de géographie ? Mais ce problème sera sans doute à reconsidérer.

Maurice Le Lannou a travaillé, comme il se doit, dans les années de sa retraite. En 1976, il devint l'un des deux géographes de la section histoire et géographie de l'Académie des Sciences Morales et Politiques (l'autre étant Pierre George, qui nous a fait l'amitié de contribuer à cette notice).

En 1987, il fut frappé d'hémiplégie. Il s'en remit assez bien pour assumer en 1988, avec l'énergie et le sens du devoir dont il avait toujours fait preuve, la charge de président dont le tour à l'Académie lui revenait cette année là.

Mais en 1989, son état s'aggravait et, sans affecter sa lucidité, le contraignait à la vie immobile. Il tenait pourtant à se faire installer chaque été à Plouha, où la mort le prit le 2 juillet 1992. Né et mort dans le même lieu, destinée qui lui ressemblait.

Maurice AGULHON